

Des hommes et des saints

● ● ● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Attention : découverte d'un cinéaste exceptionnel ! Sergei Loznitsa, réalisateur ukrainien né en Biélorussie, a présenté l'an passé à Cannes *Dans la brume*, son deuxième long-métrage. C'est une adaptation d'un roman de Vassil Bykov, écrivain biélorusse dont l'œuvre a été fortement marquée par son expérience de la Seconde Guerre mondiale (il s'est engagé dans l'Armée rouge à 17 ans). Loznitsa explique être intéressé par « les situations dans lesquelles l'homme n'a aucun choix. Le roman décrit des impasses absolues et les décortique méticuleusement. Et il montre très bien que l'individu n'est pas le seul responsable de sa paralysie : il subit les mouvements de la société. »

L'histoire se déroule en 1942, dans la Biélorussie occupée par les Allemands. Deux partisans, des combattants de la Résistance soviétique, progressent discrètement vers une maison nichée dans la forêt profonde. Souchénia, un cheminot, y vit avec sa famille. Peu à peu, au fil de trois flashbacks donnant le point de vue de chacun sur les événements, le spectateur comprend qui sont ces trois hommes, comment ils se sont retrouvés engagés dans la Résistance et pourquoi Souchénia est soupçonné d'avoir donné ses camarades à la suite d'un sabotage.

« Pour remonter aux racines de l'action, et prouver que celle-ci est parfois déterminée, mon film tente de dérouler

étape par étape cette suite d'événements que nous ne contrôlons pas mais qui déterminent notre existence. » Combien différente aurait été une adaptation américaine de cette histoire de vengeance ! Ici tout est dense d'humanité. Et aucun film français n'aurait osé proposer un personnage comme Souchénia (Vladimir Svirski, une révélation) : un pur, une figure victimaire (de l'Histoire) qui confine à la sainteté.

Comme pour nous faire partager le vécu de ces périodes troubles où le voisin de toujours peut devenir une menace, la mise en scène de Loznitsa nous oblige à élucider ce que nous découvrons : contextualisation historique minimale, informations égrenées au fil de l'action, personnages tout en

***Dans la brume,*
de Sergei
Loznitsa**

« *Dans la brume* »



**Elefante Bianco,
de Pablo
Trapero**

retenue, dialogues rares, cadrages-étaux qui laissent un hors-champ à imaginer, saut temporel sans transition... Loznitsa revendique l'influence de maîtres de l'épure comme Bresson, Ozu ou Dreyer, et il peut sans conteste s'inscrire dans cette sublime lignée d'un cinéma dépouillé. Avec une grande maîtrise, il nous implique physiquement dans son univers (importance des détails concrets) et nous fait vivre ces 2h10 comme un *trip* (temps distendu) dans une forêt mystérieuse, magnifiquement rendue par la photographie d'Oleg Mutu (également chef opérateur d'*Au-delà des collines*).

Prêtres en Argentine

Un film dont les personnages principaux masculins sont deux prêtres, c'est déjà rare, mais des prêtres présentés comme des héros, cela paraît improbable sous nos latitudes ! Certes, il y a eu le phénomène *Des hommes et des dieux*. Mais le succès de ce film français n'a-t-il pas été pour beaucoup redevable au fondement réel de son histoire ? *Elefante Bianco* est un film argentin. Et même s'il s'inspire de la vie du curé Carlos Mugica - un jésuite proche du mouvement des prêtres ouvriers, assassiné en 1974 par un escadron de la mort -, c'est une fiction, qui a pour cadre l'actuelle banlieue de Buenos Aires.

Elefante Bianco est le nom donné au bâtiment d'où les Pères Julian et Nicolas exercent leur ministère : une immense carcasse abandonnée de ce qui devait être le plus grand hôpital d'Argentine et qui est devenu le cœur du bidonville de la Vierge. Ici plus de trente mille personnes s'entassent dans des conditions infernales : pauvreté, insalubrité, violence, drogue...

Comment ne pas être touché par le sort accablant de ces laissés-pour-compte ? Et comment ne pas admirer le courage de ceux et celles qui ont librement choisi de les rejoindre pour améliorer leur quotidien ?

Le réalisateur Pablo Trapero décrit la vie de ces prêtres engagés avec un réalisme quasi-documentaire : célébration des sacrements, entretien de la chapelle, visites, protection des plus faibles. Amis de longue date, Julian et Nicolas s'interrogent, se disputent, doutent... Ils ont chacun leurs blessures, leurs fragilités.

Dès la première scène, on comprend que les personnages ne seront pas mythifiés : un homme dans la jungle, la nuit, se cache pour échapper au massacre d'un village perpétré par des paramilitaires. A l'aube, seul survivant, il pleure... Pas vraiment la réaction ordinaire du héros de film d'action ! Cette scène fait partie d'une longue séquence pré-générique, sans dialogue, particulièrement réussie. Il y a aussi cette succession inspirée de plans du bidonville sous les *Ave Maria* (en off) des prêtres réunis en prière.

Prier et aider sans mettre le doigt dans les rouages malsains du bidonville, c'est la ligne de Julian, dont va s'écarter le téméraire Nicolas. A travers leur désaccord est posée la question des limites de l'engagement de l'Eglise dans les combats pour plus de justice. L'ambition d'*Elefante Bianco* est généreuse, mais à embrasser trop de sujets, le scénario finit par n'en étreindre vraiment aucun. Reste que le film est à voir, ne serait-ce que pour l'acteur belge Jérémie Rénier (Nicolas) qui, depuis *La Promesse* en 1995, où il avait 15 ans, en passant par le récent *Cloclo*, n'a rien perdu de sa singulière candeur.

P. B.